

UN TOURNANT?  
INTERVIEW D'EMMANUEL FALQUE  
A TURNING POINT?  
INTERVIEW WITH EMMANUEL FALQUE

JOÃO PAULO COSTA<sup>1</sup>

**Abstract:** An interview with the professor and philosopher Emmanuel Falque, in the context of his passage through the University of Coimbra, in the context of the *Journée Internationale d'études philosophiques*, which will take place on 26 May 2022, at the Faculty of Letters, entitled: «L'im-pensable : Aux confins de la phénoménalité». In this interview, In this interview, our author coming to his entire philosophical project, from its origins to his most recent scientific production. The philosopher tells us about the provenance of his thought through his main philosophical works and his existential interpretation and phenomenological reading of patristic and medieval philosophy as well as his debates with phenomenology and contemporary philosophy, particularly French philosophy. Here the epistemological and metaphysical question between philosophy and theology, literature and aesthetics, psychoanalysis and phenomenology is also addressed; the concept of «corps épandu», the corporeality or the embodiment as the cardinal point of human finitude and its incessant search to think our «humanity in common». Emmanuel Falque also presents us in this interview the genesis and the fundamental idea of *Hors phénomène*, as the central axis of his global philosophical project, but also as the revelation of a certain «turning point», inflexion or even of «radicalization» of his *démarche*, as well as its possible consequences to rethink aesthetics, ethics, politics and theology. The French thinker also talks to us here about the future of philosophy and the new horizons of his reflection (the new triptych...), about the authors and figures in the history of thought (philosophers or others) who have influenced and impacted his own philosophical-existential path. Thus, the work of a thinker-philosopher is always an *ex-position* of himself to others, permanently thinking the world of life, the embodiment of reason in the folds of history.

**Keywords:** Falque; French philosophy; *Hors phénomène*; phenomenology; finitude; trauma; embodiment, metamorphosis.

---

<sup>1</sup> Universidade de Coimbra – Faculdade de Letras. Institut Catholique de Paris. Doctorant. Email: [jp.britocosta@gmail.com](mailto:jp.britocosta@gmail.com) ORCID: 0000-0002-0908-0663.

**Résumé:** Un entretien avec le professeur et philosophe Emmanuel Falque, en raison de son passage par l'Université de Coimbra, dans le cadre de la *Journée Internationale d'études philosophiques*, qui s'est tenue le 26 mai 2022, à la Faculté des Lettres, sous le titre: «L'im-pensable: Aux confins de la phénoménalité». Dans cet entretien, Dans cet entretien, notre auteur revient sur l'ensemble de son projet philosophique, de ses origines à sa production scientifique la plus récente. Le philosophe nous expose la provenance de sa pensée à travers ses principales œuvres philosophiques et son interprétation existentielle, et sa lecture phénoménologique de la philosophie patristique et médiévale, ainsi que ses débats avec la phénoménologie et la philosophie contemporaines, notamment la tradition française. Ici, la question épistémologique et métaphysique entre philosophie et théologie, littérature et esthétique, psychanalyse et phénoménologie est également abordée; le concept de «corps épandu», la corporéité ou l'incarnation comme point cardinal de la finitude humaine, et sa recherche incessante pour penser l'«homme en commun» Emmanuel Falque nous présente encore dans cet entretien la genèse et l'idée fondamentale du *Hors phénomène*, son ouvrage le plus récent, en tant qu'axe central de son projet philosophique global, mais aussi comme révélation d'un certain «tournant», inflexion voire d'une «radicalisation» de sa *démarche*, ainsi que ses conséquences possibles pour repenser l'esthétique, l'éthique, la politique ou la théologie. Le penseur français nous parle aussi ici de l'avenir de la philosophie et des nouveaux horizons de sa réflexion (le nouveau triptyque...), des auteurs et figures de l'histoire de la pensée (philosophes ou autres) qui ont

**Resumo:** Uma entrevista com o professor e filósofo Emmanuel Falque, em virtude da sua passagem pela Universidade de Coimbra, no contexto da *Journée Internationale d'études philosophiques*, realizadas a 26 de Maio de 2022, na Faculdade de Letras, sob o lema: «L'im-pensable: Aux confins de la phénoménalité». Na presente entrevista o nosso autor passa em revista o seu projecto filosófico global, desde a sua proveniência até à sua mais recente produção científica. O filósofo fala-nos da proveniência do seu pensamento através das suas principais obras filosóficas e da sua interpretação existencial e leitura fenomenológica da filosofia patristica e medieval bem como os seus debates com a fenomenologia e a filosofia contemporâneas, em particular a francesa. Aqui se aborda também a questão epistemológica e metafísica entre filosofia e teologia, literatura e estética, psicanálise e fenomenologia; o conceito de «corps épandu», a corporeidade ou a encarnação como ponto cardeal da finitude humana e a sua procura incessante para pensar o «homem em comum». Emmanuel Falque apresenta-nos ainda nesta entrevista a génese e a ideia fundamental de *Hors phénomène*, enquanto eixo central do seu projecto filosófico global, mas também como revelação de um certo «ponto de viragem», de inflexão ou até mesmo de «radicalização» da sua *démarche*, bem como as suas possíveis consequências para repensar a estética, a ética, a política, a teologia. O pensador francês fala-nos também aqui sobre o futuro da filosofia e sobre os novos horizontes da sua reflexão (o novo tríptico...), dos autores e das figuras da história do pensamento (filósofos ou outros) que influenciaram e orientaram o seu próprio caminho filosófico-existencial. Assim, a obra de um pensador-filósofo

influencé et orienté son propre cheminement philosophico-existential. Ainsi l'œuvre d'un penseur-philosophe est-elle toujours une *ex-position* de soi à l'autre, pensant en permanence le monde de la vie, et l'incarnation de la raison dans les plis de l'histoire.

**Mots-clés:** Falque; philosophie française; *Hors phénomène*; phénoménologie; finitude; trauma; incarnation, métamorphose.

é sempre uma *ex-posição* de si mesmo a outrem, a pensar permanentemente o mundo da vida, a encarnação da razão nas dobras da história.

**Palavras-chave:** Falque; filosofia francesa; *Hors phénomène*; fenomenologia; finitude; trauma; encarnação, metamorfose.

**João Costa (J.C.)** Votre dernier livre *Hors phénomène* semble marquer, à plus d'un titre, un tournant dans votre pensée. D'une part, il n'y est plus question de théologie mais uniquement de philosophie; et d'autre part vous ne semblez pas si aisément vous affilier à la phénoménologie dont on sait l'importance dans votre pensée. Peut-on parler d'une «Kehre» dans la pensée d'Emmanuel Falque, comme il en fut pour d'autres et en particulier Martin Heidegger?

**Emmanuel Falque:** Je ne récuserai pas ce terme de «tournant» dans mon œuvre, même si je préférerais peut-être parler de «radicalisation». Tout se passe en effet comme si j'étais passé d'une "phénoménologie *a maxima*" comme la pratique ordinairement la phénoménologie française (le visage, le don, l'auto-affection, la parole, la liturgie, etc.), à une sorte de "phénoménologie *a minima*" (être tout simplement là dans mon trauma, dont la crise consiste à m'étonner moi-même d'être encore debout). L'irénisme de la phénoménologie contemporaine ne résiste pas aux crises, parce qu'elle ne voit la crise que pour toujours en sortir. Y compris la «Crise» des sciences européenne chez Husserl, qui est une "crise du sens", trouvera sa sortie par le philosophe "fonctionnaire de l'humanité" révélant, ou appelant, toujours au sens. Et y compris la «crise», si bien étudiée par le phénoménologue Henri Maldiney, doit reconduire à l'ouverture du Dasein et à l'événementialité. Tout se passe donc comme s'il y avait toujours une échappatoire: du visage face à la dure réalité de la guerre (Levinas) au don face au poids de la dette (Marion). La présupposition du sens (herméneutique) ou l'*a priori* de la manifestation (phénoménologie), ne sont pas remis en cause par la philosophie contemporaine, mais en quelque sorte toujours visés. Tel est ce que ne veut pas, ou plus, *Hors phénomène*. Les crises récentes – la pandémie mondiale, la crise climatique, la guerre en Ukraine... – suffisent à faire voir que nous

avons changé de système, et même de paradigme. La phénoménologie du “tout va bien”, ou presque, ne fonctionne plus quand “tout va mal”.

Un tel diagnostic, je ne l’ai pas fait en regardant l’actualité, en m’informant sur le monde, ou en voyant vivre mes concitoyens. C’est *en moi* que la crise s’est produite, ou doit se produire. L’exercice de la philosophie est une “plongée interne en soi”, une sorte d’*incurvatio* dirait Bernard de Clairvaux. Mais dans ce retour sur soi, et au moins dans le cadre l’extra-phénoménalité, il n’est pas sûr qu’on y retrouve si aisément Dieu (même s’il peut s’y tenir), ni soi-même (bien loin, et à l’inverse, du cogito cartésien). A l’instar de la maladie, de la séparation, de la mort d’un enfant, d’une catastrophe naturelle ou d’une pandémie – cinq exemples qui constituent les cinq paradigmes d’*Hors phénomène* –, rien ne reste de moi sinon moi qui pèse sur moi. *Je* ne semble plus m’appartenir, de sorte que le “Je” est en quelque sorte devenu «Hors je(u)», au sens du sujet à la fois hors de lui-même et hors de course. La double rupture du sujet phénoménalisant et de l’horizon phénoménalisé fait que plus rien ne peut m’apparaître, y compris moi-même. La «nuit noire» n’est pas seulement celle l’obscurité dans l’absence de la lumière, mais de la perte même de toute idée de lumière. Dans un véritable trauma, et cela aussi nous devons le penser, c’est la structure même du transcendantal qui est détruite. Le «Cinabre» comme l’a si bien vu Kant désigne l’étrange possibilité d’un effondrement du système alors même qu’il construisait l’architectonique de la raison pure: soit cette couleur (le vermillon) devenue «tantôt rouge, tantôt noir», voire «tantôt lourd, tantôt léger», ou encore l’homme transformé «tantôt en un animal, tantôt en un autre», ou enfin la terre recouverte «tantôt de fruits, tantôt de glace et de neige» [*Critique de la raison pure*, A 101].

Pour revenir alors à votre double interrogation – «est-ce la de la pure philosophie?» et «êtes-vous sortie de la phénoménologie?» –, je vous répondrai d’abord que là n’est pas la question. On se préoccupe trop des questions frontières, en érigeant alors les limites comme des barrières. Certes, et vous avez raison de le souligner, *Hors phénomène* est un ouvrage étonnant et inattendu dans mon parcours. Mais son but n’était ni de montrer que je pouvais aussi écrire de la «pure philosophie», ni de faire voir qu’on peut «se passer de théologie». Car ce qui compte, ce sont “les choses mêmes”. Et en cela je suis, et je demeure, phénoménologue. Reste que les auteurs de la phénoménologie ne peuvent pas toujours me satisfaire. Par rapport à ce que je cherche donc, à savoir “les choses mêmes” pour parler par exemple de la crise ou du trauma, il a fallu me tourner vers Spinoza, Nietzsche ou Deleuze, davantage que vers Husserl, Heidegger et même Merleau-Ponty (toujours «demeuré dans l’étonnement» et ne s’étant «jamais guéri de son incomparable enfance», comme le dira Sartre). Ce qui compte, ce ne sont pas les références – les auteurs ne sont que des “cannes” pour s’appuyer et mieux marcher –, mais le chemin parcouru et le but visé. En ce sens, je reste phénoménologue dans

la méthode (y compris la réduction pour atteindre les vécus), mais non pas dans la voie unilatérale sur laquelle elle s'est engagée: le double *a priori* de l'ouverture et de la manifestation. Plutôt que d'étendre le champ de la réduction – «autant d'apparence, autant d'être» pour Heidegger, ou «autant de réduction, autant de donation» pour Marion, je propose à l'inverse de le restreindre, développant une phénoménologie de l'exception (le trauma) plutôt que de l'extraordinaire (l'événement). «Autant d'exception, autant de transformation», tel est le nouveau leitmotiv d'*Hors phénomène*.

Et si Dieu il y a, il viendra me rejoindre jusqu'au cœur de mon trauma ou de mes épreuves d'hommes, ce qui est à proprement parler et selon moi le sens du Samedi Saint [«Dieu hors phénomène»], ou bien il ne sera pas. La question n'est pas d'exclure la théologie quand on fait de la philosophie. Mais de voir, à l'inverse, qu'il n'y a pas d'expérience de l'homme qui ne soit en même temps celle de Dieu, le divin n'ayant d'autre vocation que d'assumer l'humain et de le transformer. Loin d'exclure Dieu de l'extra-phénoménalité (dans la double brisure du sujet phénoménalisant et de l'horizon phénoménalisé), peut-être peut-on et doit-on au contraire l'y trouver – si lui seul est encore capable non pas de briser la «solitude originelle» dans mon trauma, mais au moins avec moi d'y habiter et de la transformer: «tout ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé, et seul ce qui est uni à Dieu est sauvé», souligne à juste titre Grégoire de Naziance (*Lettre à Clédonium*).

**J.C.** A vous lire, et plus encore à vous entendre maintenant, on voit donc bien que votre dernier ouvrage *Hors phénomène* marque une rupture dans votre pensée, qu'on la nomme «tournant ou «radicalisation». Mais cette rupture s'est-elle produite d'un coup? Est-il possible d'en voir des signes «avant-coureurs» dans votre travail? Votre ouvrage *Les noces de l'agneau*, un livre qui m'a particulièrement marqué, n'annonçait-il pas déjà *Hors phénomène*, même si l'on se tient là aussi du côté de la théologie et non pas de la pure philosophie? Vous y parlez de «descente dans l'abîme», de «résidu du corps», d'«animalité», de «bestialité», de «chaos», de «tohu-bohu», etc. Tous ces thèmes ne sont-ils pas annonciateurs de l'«épaisseur de la nuit», de l'«invincible persistance», de l'«impensable», voire de la «solitude originelle» dont vous venez de nous parler et que l'on trouve, philosophiquement cette fois, dans *Hors phénomène*?

**Emmanuel Falque:** Vous avez tout à fait raison de vous référer ici aux *Noces de l'agneau*, et en particulier à sa première partie «Descente dans l'abîme», pour voir ou marquer précisément le lieu où se produit le tournant, si tant est qu'il faille chercher un virage dans ma pensée. Des raisons personnelles certes, mais aussi des motifs théologiques et non pas uniquement philosophiques, m'ont conduit à une telle «révision» – au double sens d'un

nouvel examen ou d'un retour sur mon travail passé, mais aussi d'une sorte de correction, ou à tout le moins de modification de l'angle de vue. Je sais bien, et on me l'a souvent dit et même voire reproché, qu'il y a une étroite imbrication entre la philosophie et la théologie dans mon travail, de sorte que je suis trop théologien et pas assez philosophe pour les uns (en particulier les phénoménologues), et trop philosophe et pas assez théologien pour les autres (surtout pour les dogmaticiens). En réalité, et mon ouvrage *Passer le Rubicon* a nettement mis les choses au point sur cette question, il faut bien savoir où l'on est et ce qu'on fait. Plutôt que de pratiquer une théologie cryptée, ou de faire croire que le confessionnel ne joue aucun rôle dans le conceptuel, il me semble plus clair, et plus honnête, de ne pas ou plus «avancer masqué». Non pas *larvatus prode* comme chez Descartes (j'avance masqué) mais *delecta fronte prode* comme chez Ovide (j'avance à visage découvert). Ce que je nomme alors le «choc en retour» de la théologie sur la philosophie, et en particulier la phénoménologie, ne veut pas dire que l'on confond la philosophie et la théologie, bien au contraire. Cela signifie seulement que les phénoménologues doivent sortir de ce que Maurice Merleau-Ponty appellerait leur «attitude de surplomb». Pratiquer la phénoménologie n'est pas «donner des leçons» aux théologiens, ni leur dire ce qu'ils doivent faire comme s'ils ne savaient pas le faire. Il s'agit de croiser les disciplines, et faire se croiser les personnes comme aussi les œuvres. Non pas pour les intégrer, ou les ingérer, mais pour se laisser soi-même transformer.

Un des exemples marquant de ce «choc en retour» de la théologie sur la phénoménologie, que depuis longtemps je pratique, est celui de Tertullien (développé dans *Dieu, la chair et l'autre*). C'est en effet en lisant le *De carne Christi* du carthaginois que l'on voit à quel point la «chair de Dieu» est un «vrai corps». Non pas simplement le vécu interne du corps qui s'auto-affecte (ainsi que l'interprétera faussement Michel Henry dans *Incarnation*), mais un véritable corps «en chair et en os» – *Körper* (corps matériel et biologique) et non pas seulement *Leib* (vécu du corps) pour le dire dans les termes de la phénoménologie: «des muscles pareils aux mottes de glèbe, des os semblables aux rochers et même autour des mamelons comme des gravillons, des entrelacs de nerfs pareils aux surgeons des racines, des réseaux ramifiés de veines comme des ruisseaux sinueux, des duvets semblables aux mousses, de la chevelure comme un gazon, et le trésor caché des moelles comme le minerais de la chair», lit-on dans l'ouvrage intitulé *La chair du Christ* (IX, 3).

Rien n'est plus à craindre en réalité que la gnose, y compris en phénoménologie. Husserl d'ailleurs, le père et le fondateur de la phénoménologie, l'avait bien aperçu, fût-ce seulement «en passant» et sans le développer. Il parle dans l'un de ses manuscrits, dans une formule justement relevée par Didier Franck dans son livre *Chair et corps* (p. 100), de l'«impossible incorporation». La *Verkörperung* (l'incorporation) est en phénoménologie plus

difficile à penser que la *Verleiblichung* (l'incarnation). Le phénoménologue ne dira pas simplement comme Descartes que «l'âme est plus aisée à connaître que le corps», selon le titre même de la deuxième *Méditation métaphysique*, mais que «la chair est plus aisée à connaître que le corps». Mais quid alors du «corps» lui-même dans son étendue matérielle (*Körper*), et aussi de l'«âme» (*Seele*) qui semblent avoir subitement disparu du champ des recherches phénoménologiques ? Voilà une double question qu'il faut bien aussi élucider.

**J.C.** Vous nous mettez ici “l'eau à la bouche”, ou plutôt vous attisez notre curiosité. L'on sait que vous avez beaucoup parlé et écrit sur le corps (non seulement dans *Les noces de l'agneau* mais aussi dans *Métamorphose de la finitude*), et que vous l'avez étroitement lié à la question de l'angoisse qui elle aussi doit être incarnée “en chair” (dans *Le passeur de Gethsémani*). Dans quelle mesure, s'il y a donc un tournant dans votre pensée, celui-ci ne serait-il pas simplement celui de l'«extra-phénoménalité» (dans le trauma lié à notre finitude), mais aussi de la «corporéité» (dans la prise en compte d'un corps qui ne soit pas simplement éthéré)?

**Emmanuel Falque:** Je vous l'accorde tout à fait. S'il faut parler de «tournant» dans mon œuvre, même si je pense comme le dit Charles Péguy que toutes les “conversions” (dans son cas du socialisme au catholicisme) sont en réalité des “approfondissements”, on pourra le trouver tant dans du côté du «chaos» «chaos» de nos vies, que dans le retour à une corporéité y compris matérielle, ou à tout le moins pulsionnelle, qu'on a eu le tort d'oublier. Là encore, la première partie des *Noces de l'agneau* [«Descente dans l'abîme»] est le lieu où se marque la véritable rupture, quand bien même je n'en aurais eu moi-même aucune conscience au moment de l'écrire. On y trouve en effet, et non seulement, l'idée d'une philosophie «à la limite» ou devant «interroger les limites» – ce qui sera tout le travail ultérieur et purement philosophique d'*Hors phénomène* «aux confins de la phénoménalité» –, mais aussi ce que je nommais à l'époque «résidu du corps», en notant, mais seulement là aussi “comme en passant”, l'idée d'un «corps épandu» entre le «corps étendu» de Descartes et le «corps vécu» de Husserl. Ce n'est qu'*après-coup* que cette notion de «corps épandu», zone frontière ou frontalière entre la matérialité du corps et son épreuve interne, m'est apparue comme essentielle et fut développée comme telle dans mon travail.

Tout vient en réalité de l'expérience, et provient de l'expérience – d'où l'importance dans mon itinéraire de pensée de mon ouvrage intitulé *Le livre de l'expérience* sur la philosophie et la théologie monastique au XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècle (Anselme de Cantorbéry, Hugues et Richard de Saint-Victor, et Bernard de Clairvaux). *Hodie legimus in liber experientiae* – «Aujourd'hui nous lisons au livre de l'expérience». Cette formule de Bernard de Clair-

vaux au troisième sermon de son *Commentaire sur le Cantique* (d'ailleurs recopiée très tôt par Martin Heidegger sur un cahier en préparant ses premiers cours à Fribourg sur le mystique médiévale), est devenue pour moi un leitmotiv de ma vie, comme aussi de mon œuvre. On ne peut pas, ou on ne peut plus, pratiquer la philosophie “hors sol”, et faire comme s’il suffisait de regarder le monde “de haut” pour mieux le penser. Sur ce point, Karl Marx dans ses *Thèse sur Feuerbach* avait raison: «les philosophes jusqu’à présent n’ont fait qu’interpréter le monde de diverses façons, il s’agit maintenant de le transformer». Rien de pire ou à tout le moins de “retranché”, à mes yeux aujourd’hui, que ce que Husserl et plus encore Eugen Fink à sa suite nomment le «spectateur désintéressé». Certes, il faut pratiquer, et je pratique, l’*épôché* phénoménologique, de sorte que la «mise entre parenthèse» du monde me fait accéder à mon propre «vécu du monde». Mais la “réduction” ne doit pas être l’occasion d’une “démission”. Se détourner (de l’existence) n’est pas se retrancher (dans ma propre existence). La praxis marxiste dans son attitude philosophique, comme l’existentialisme dans son vis-à-vis incontournable avec le monde, ont probablement quelque chose à apprendre à la phénoménologie.

Revenir à l’expérience vécue (si bien conceptualisée au XIIème siècle), c’est donc aussi «vivre des expériences», et non pas simplement «parler de l’expérience». Le double tournant que vous signalez à juste titre dans mon œuvre – le tournant du «Hors phénomène» par le trauma et le tournant du «corps épandu» par le recours au vrai corps – provient en réalité d’une double expérience auprès du corps médical, là où par excellence le psychique et le somatique sont traités, analysés, voire soignés pour eux-mêmes. Rien de l’extra-phénoménalité n’aurait été touché, ni même écrit, si un séjour dans un centre d’handicapés profonds (près de Liège en Belgique) et un stage dans une clinique psychiatrique (en France à Tours) ne m’avaient permis de traiter de ce que je nomme l’«expansion de la psyché» (et non pas seulement du corps) dans *Hors phénomène*: non plus «je pense (*ich denke*)» mais «quelque chose pense (*Es denkt*)» (Nietzsche), ou encore «On me pense» (Rimbaud), ou «quelque chose détruit ma pensée» (Artaud). Certes, la phénoménologie psychiatrique est sur ce point très avancée, et Henri Maldiney en chef de file. Mais c’est toujours en pensant l’homme comme «ouverture» ou «Dasein» en présupposant qu’il faut l’y ramener. *Hors phénomène* soulignera à l’inverse, et à la suite de Nietzsche (Par-delà le bien et le mal) ou de Karl Jaspers (l’expérience limite), que la distinction du normal et du pathologique ne saurait, à elle seule, tout déterminer. Ni ouverture, ni fermeture, on devient «hors ouverture et fermeture» dans le trauma. Plus de retour en arrière possible, ou de rétablissement sans une véritable transformation. Voir l’existence «du point de vue de la maladie», ou à tout le moins du «trauma», impose une nouvelle manière de penser et de toucher les “confins de la phénoménalité”.

De même, rien du «corps épandu» n'aurait été exposé si plusieurs expériences d'opérations chirurgicales (au centre hospitalier de Tours) ne m'avaient fait voir ce biologique dont aussi nous dépendons. Il faut avoir vu et touché de l'estomac humain pour savoir qu'on en a un, et qu'il est lui aussi simplement "animal". D'où la nécessité d'une philosophie des viscères. En même façon, c'est aussi un stage en soins palliatifs (à Luynes près de Tours) qui m'a montré qu'on ne pouvait plus en rester au "récit du corps" et à sa simple "histoire" face à la mort. Le corps se rebelle et ne veut pas mourir, quand bien même l'esprit laisserait croire qu'il va se laisser aller. Penser «au fil conducteur du corps», pour reprendre une formule de Nietzsche, n'est pas une simple déclaration, mais une expérience de vie dont le philosophe de Sils Maria savait, quant à lui et très précisément, de quoi il en retournait.

Si vous voulez donc voir un double tournant dans mon travail – ce dont vous avez tout à fait raison quoique je préfère parler d'approfondissement ou de radicalisation –, vous le trouverez en réalité dans deux petits livres que j'ai publiés coup sur coup et qui en marquent les deux étapes (les seuls "petits ouvrages" que je n'ai jamais écrits et en ce sens plus accessibles): «*Ethique du corps épandu*» sur les soins palliatifs pour le "tournant du corps", et «*Ça n'a rien à voir*» sur Freud et mon rapport à la psychanalyse pour le "tournant du psychique et du trauma". Comme toujours, on ne sait pas ce qu'on fait quand on le fait. Et c'est une fois qu'on l'a fait que l'on réalise le travail qui était alors "se faisant". Cela est vrai, plus que jamais, pour le double virage du somatique (corps épandu) et du psychique (hors phénomène) que vous avez ici si bien suggéré.

**J.C.** Il est alors un terme, que vous avez tout juste énoncé à propos de la praxis, et qui a pourtant une importance majeure dans toute votre œuvre, à savoir celui de «modification», de «transformation», ou de «métamorphose». Il y a la «métamorphose de la finitude» certes pour dire la résurrection, mais aussi l'«hyper-transformation» dans le *Hors phénomène*. Dans le premier cas, il s'agit de Dieu qui modifie la structure ontologique du monde et nous-mêmes dans le Fils. Et dans le second, c'est l'homme lui-même qui se voit totalement transformé par une épreuve, de sorte qu'il ne peut plus être reconnu de lui-même ni reconnu d'autrui. Voyez-vous un lien entre ces deux «métamorphoses», l'une théologique (*Métamorphose de la finitude*) et l'autre purement philosophique (*Hors phénomène*) ? Comment s'articule ici l'unité de votre travail, et en quoi, pour reprendre vos termes, se produit-il une sorte de «choc en retour» de la théologie (*Métamorphose de la finitude*) sur la phénoménologie, ou sur «votre» phénoménologie (*Hors phénomène*)?

**Emmanuel Falque:** Le concept de «métamorphose» ou de «transformation» est en effet, et probablement, le cœur de tout mon travail. Et le «corps

épandu» comme la «pensée épandue» – double tournant de la corporéité et du psychique – ne trouveraient pas leur résolution indépendamment de cette idée de transformation. A l’origine, tout provient de ce qu’il en est de la résurrection – un motif théologique qui, là encore, impose son “choc en retour” sur la phénoménologie. «L’incarnation change tout», écrit Merleau-Ponty dans son texte «Foi et bonne foi» (1945) inséré dans *Sens et non-sens* (Nagel, p. 310). «La résurrection change tout», reprend et transforme *Métamorphose de la finitude*. L’essentiel ici était d’une part de montrer que la résurrection était un événement ontologique (qui transforme la structure *du* monde) et non pas uniquement ontique (un événement *dans* le monde), et d’autre part de ne pas en rester au modèle de la rupture ou de la pure révélation telle que la pratique le plus souvent la phénoménologie française. La “fausse condamnation” de la métaphysique en vertu de l’aussi “fausse accusation” de l’ontothéologie – mais il m’aura fallu plusieurs années pour en prendre conscience et m’en retirer –, impose de ne pas en rester cette sorte de “discours pur”, détaché de toute histoire et des autres disciplines. Certes, et nul ne le contestera, «seul Dieu parle bien de Dieu» (Pascal). Mais ce n’est pas pour se passer, et ne pas “en” passer, par le langage de l’homme et son vouloir propre (Thomas d’Aquin). La condamnation de la théologie naturelle et le rejet des sciences humaines, ont conduit la phénoménologie française, au moins dans son tournant théologique, à une sorte d’attitude de surplomb en rupture avec le monde et les discours antérieurs. Il n’est pas sûr que de telles attitudes de «rupture» résistent au cours du temps.

Paul Ricoeur quant à lui l’avait compris, et probablement est-ce la raison pour laquelle nous revenons vers lui aujourd’hui. Non pas en vertu de l’herméneutique du texte, dont la théologie a tant hérité il y a bien des années, mais de la prise en compte de l’altérité transformante, y compris pour travailler. Il y a certes la «voie courte» comme il le dit lui-même (l’accès phénoménologique et direct aux vécus de conscience), mais il y a aussi la «voie longue» (le grand détour par le texte, mais aussi par l’ensemble des sciences humaines, pour comprendre ce qu’il en est de l’homme si tant est que Dieu vient l’y rejoindre). Tel est le chemin qu’il faut aujourd’hui approfondir et explorer – une voie en réalité largement empruntée par Maurice Merleau-Ponty lui-même ayant tout étudié (de la pédagogie à la psychanalyse), et s’en laissant à la fois informer et transformer.

Mais le plus étrange, et c’est là où votre question porte à plein, est que ce modèle de «métamorphose» ou de «transformation» joue aussi un rôle capital dans *Hors phénomène*, là où il n’est question *que* de philosophie et non pas de théologie. «Le moi n’a pas de modifications, il *est* lui-même une modification», note Gilles Deleuze dans *Différence et répétition* (PUF, p. 107). Cette formule est à mes yeux essentielle. Dans le cas du trauma en effet – maladie, séparation, mort d’un enfant, catastrophe naturelle ou pandémie

–, on n'est plus le même, et on ne se reconnaît plus soi-même. Dans cette situation extrême, il ne s'agit pas de simplement «s'en sortir» – rien n'est pire à mes yeux que le concept de “résilience” qui ne reproche jamais de tomber mais impose comme une invective de se relever –, mais de reconnaître qu'on n'est plus le même et qu'il s'agit alors de se reconnaître comme autre. Ce qui importe dans ce que je nomme l'«hyper-transformation» dans *Hors phénomène* est moins ce que l'on «est devenu», que l'acte de «devenir». On y trouvera alors, et certes, un lien avec la résurrection et *Métamorphose de la finitude*, dès lors que l'ouvrage n'a lui aussi d'autre but que de commenter cette formule, christique cette fois: *egô eimi ê anastasis* – «Je suis la résurrection» (Jn 11, 25).

**J.C.** On voit que votre œuvre ne cesse d'aller de l'avant, en des chemins insoupçonnés, et peut-être pour vous-même insoupçonnables. Pouvez-vous nous dire où maintenant vous allez, si tant est que vous le sachiez ? Il semble que faire de la philosophie pour vous soit œuvre de créativité. Et dès l'introduction d'*Hors phénomène* vous revendiquez une «philosophie créatrice» acculée à la dure réalité. Qu'en est-il de cette “marche en avant” qui semble ne devoir jamais s'arrêter ? Comment considérez votre rapport aux suivants, et non pas uniquement vos prédécesseurs, en particulier les nombreux doctorants et autres étudiants que vous accompagnez.

**Emmanuel Falque:** Vous avez raison de le noter. Mes propres chemins sont d'abord «à mes yeux» insoupçonnés et insoupçonnables, et *je* suis au premier chef celui qui ne sait pas où aller – ou plutôt, celui qui ne sait pas où il va et qui le sait seulement lorsqu'il y est allé. Pas davantage que j'aurais pensé un jour écrire un *Triduum philosophique* en traitant des trois jours de la passion (ce n'est qu'après coup que la chose s'est faite, et s'est vue, comme une nécessité interne), pas davantage n'aurais-je pensé écrire *Hors phénomène* en guise de livre de pure philosophie sur la crise et le trauma. Un ouvrage écrit en plein confinement dans une période où le penseur, à l'instar du «philosophe en méditation» de Rembrandt ou du «poète» de Descartes, se retire en lui-même moins pour (se) penser lui-même, que le monde qui le traverse de part et part. On ne «prévoit» donc pas en matière de philosophie comme aussi dans la vie. Tout au plus peut-on attendre de soi-même ou de Dieu qu'il «pourvoit», et c'est déjà beaucoup. Tel est le véritable sens de la Providence: «crois en Dieu comme si tout le cours des choses dépendait de toi, en rien de Dieu; et mets cependant tout en œuvre en elles, comme si rien ne devait être fait par toi, et tout par Dieu seul», dicte la célèbre *sentence d'Hevenesi* d'Ignace de Loyola, ou plutôt reprise par lui.

«*Philosophy is first*». Tel est le leitmotiv que j'ai souvent développé et répété dans le cadre du réseau international de philosophie de la religion

[INPR, *International Network in Philosophy of Religion*], que j'ai la chance de conduire, ou plutôt d'accompagner. Les étudiants ont besoin de maîtres, fut-ce ensuite pour suivre leur propre chemin. Il faut du temps pour le comprendre, et plus encore pour l'assumer. Mais si l'on travaille, on est sûr qu'on ne sera pas, ou plus, donneur de leçons. Rien n'est pire que ceux qui disent ce qu'il faut faire (parfois les professeurs patentés), sans ne plus le faire, voire ne plus rien faire. Il en va de l'exercice de la philosophie comme d'une équipe sportive. Chacun doit chercher «en soi» la force de continuer, voire d'atteindre le but ou la victoire, mais jamais sans les autres avec qui il me faut jouer.

Alors quel sera le «prochain match», ou plutôt le «prochain livre» ? – Je ne saurais le dire. Reste qu'un nouveau manuscrit vient d'être déposé (chez un éditeur), qui est bien la preuve que le chemin n'est pas terminé: *La chair de Dieu*, où l'on se demande ce qu'il en est pour Dieu lui-même d'assumer notre corporéité jusque dans la résurrection (corps épandu transformé), et de nous rejoindra dans notre trauma et «avec nous» y demeurer (pensée épandue habitée). Le «double tournant» du somatique et du psychique que nous avons indiqué sera donc bien, et encore, par Dieu assumé et transformé. A peine un livre de pure philosophie achevé vient aussi un livre de théologie – sûr que dans ce “va-et-vient” se dit la fidélité d'une double vocation qui ne veut pas dévier: «la philosophie est *la servante* de la théologie, c'est entendu. (Marie est bien *la servante* du Seigneur [Lc 1, 38])», dicte magistralement Charles Péguy dans sa «Note conjointe sur M. Descartes» (juillet 1914). «Mais que la servante *ne querelle point* la maîtresse et que la maîtresse *n'objurgue point* la servante. Un étranger viendrait, qui *les mettrait rapidement d'accord*» (*Œuvres en prose complètes*, Pléiade, 1992, p. 1458).